

Agathe et Isidore (« Préfaces »)

Françoise-Albine Benoist

Roman et théâtre au XVIII^e siècle

Volume 1, Number 2, août 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500027ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500027ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benoist, F.-A. (1968). Agathe et Isidore (« Préfaces »). *Études littéraires*, 1(2), 302–303. <https://doi.org/10.7202/500027ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AGATHE ET ISIDORE ¹

françoise-albine benoist

PRÉFACE

Nous devons avouer que parmi la foule innombrable d'histoires vraies que nous pourrions mettre au jour, nous avons choisi, non la plus simple, la plus naturelle & la plus satisfaisante pour un certain ordre de lecteurs ; mais celle où nous avons trouvé plus de merveilleux & plus d'événemens, persuadés par l'expérience qu'on aime beaucoup de faits, peu de discours ; qu'on préfère les incidens extraordinaires aux plus sages réflexions ; qu'on se plaît à voir les coups du sort accumulés sur un personnage quelconque ; qu'on est flatté de voir le destin jouer le premier rôle, & forcer le Héros infortuné à lui céder plutôt qu'à le combattre par de longs raisonnemens.

Nous avons cru devoir aussi nous prêter au goût dominant : le goût de son siècle, quoiqu'on en puisse dire, vaut bien la peine que l'on s'y conforme, ne fût-ce que pour éviter les injustices, les tracasseries littéraires. Ce motif tout-puissant sur ceux qui aiment la paix, nous a encore déterminés à employer le style du conte, quoique, selon nous, il soit le moins favorable à la vraisemblance ; mais il faut bien déférer aux avis des célèbres Ecrivains, qui, depuis peu, se sont élevés contre les Romans en lettres. Ces oracles de la littérature ont juré de sévir sans relâche contre ce genre, jusqu'à ce qu'il soit anéanti. Il est à présumer qu'ils n'ont pas tenté, sans un motif secret, de le proscrire. Quant à la raison apparente qu'ils en donnent, nous ne pouvons nous dispenser de dire qu'elle est foible & démentie par les suffrages unanimes. Ils prétendent que des Mémoires écrits en lettres sont nécessairement froids & languissans, que le style épistolaire est la mort de l'intérêt : cependant on peut remarquer que depuis long-temps, les Romans qui ont eu le plus de succès, sont en lettres ; Clarisse Harlove, les lettres Peruviennes, Miladi Catesbi, la Nouvelle Heloise, les Lettres de la

¹ [Agathe et Isidore, Paris, Durand, 1768.]

*Marquise de *** au Comte de **, le Marquis de Roselle, & d'autres dont les titres nous sont échappés.*

Nous sera-t-il permis de faire une comparaison simple, mais que nous adoptons parce qu'elle nous paroît sensible ? Nous pensons qu'à mérite égal, il y a autant de différence pour l'air de vérité & l'intérêt de deux Romans, l'un en lettres, l'autre en récit ^(a), qu'entre entendre un inconnu raconter des faits dont on est sûr qu'il n'a pu être témoin, ou écouter la confidence des malheurs & de la félicité d'un ami. Un Roman en lettres, pour peu qu'il soit naturellement écrit & pensé, fait plus d'illusion, parce qu'il semble qu'on s'entretient avec le personnage qui vous adresse tout ce qu'il dit : il vous nécessite à réfléchir avec lui, à descendre en vous-même, à gémir de ses propres foiblesses, à vous tenir en garde contre les vôtres, par la créance que vous donnez à des aveux qu'il ne semble faire que malgré lui ; il vous presse, il vous interroge, il vous demande vos conseils : en vous confiant le trouble de son cœur, il émeut le vôtre, il vous apprend à vous défier des passions qui l'agitent ; mais s'il vous rend personnel son désespoir, il vous fait partager délicieusement son bonheur, il vous y intéresse comme au vôtre.

Le plus grand art de l'Historien ne vous conduira jamais aussi loin. Celui qui sait nous faire illusion au point de paroître s'adresser à nous comme au seul cœur capable de l'entendre, flatte d'abord l'amour-propre : dès-lors il reste peu de choses à faire pour arriver jusqu'à l'ame, l'émouvoir à son gré ; c'est pourtant l'effet principal que doit produire tout bon Roman en lettres.

Pourquoi prendre si vivement le parti de ce genre, pourroit-on dire, puisque vous ne le suivez pas dans cet ouvrage ? Nous répondrons avec franchise que c'est par un motif particulier, & que nous avons un intérêt personnel à le soutenir comme d'autres à le décrier.

(a) Nous exceptons ceux de l'Abbé Prévôt.